

L'Oiseau Bleu
9/2025

Féminicides et harcèlement scolaire en littérature de jeunesse
Femicide and bullying in children's literature

Nadège LANGBOUR
Labo 3LAM, Université du Mans

Édition électronique

URL : <https://revueloiseaubleu.fr/>

ISSN 2781-954X

Éditeur

Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

Droit d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.



Féminicides et harcèlement scolaire en littérature de jeunesse

Nadège LANGBOUR

Labo 3LAM, Université du Mans

Résumé : Dans les fictions pour la jeunesse racontant des histoires de harcèlement scolaire, les jeunes filles subissent des violences spécifiques à leur sexe : insultes sexuelles, attouchements, viols, *sexting*. Ces violences isolent les victimes qui sont rejetées par leurs camarades. Ce meurtre social peut parfois conduire les adolescentes au suicide. De fait, le harcèlement scolaire a un lien avec la question du féminicide. C'est ce que cet article entend démontrer.

Mots clés : Harcèlement scolaire ; *sexting* ; violences genrées ; suicide ; féminicide.

Abstract: In youth fiction with stories about school bullying, girls are subjected to gender-specific violence: verbal sexual abuse, molestation, rape, sexting. This violence isolates the victims who are rejected by their schoolmates. This social murder can sometimes lead to teenagers committing suicide. School bullying is actually linked to the issue of femicide. This is what this article intends to demonstrate.

Keywords: School bullying; sexting; gender-based violence; suicide; femicide.

Peut-on parler de « féminicide » dans le cadre de fictions narrant des histoires de harcèlement scolaire dont les victimes sont des jeunes filles ? Si les *school bullying stories* mettent en scène des cibles des deux sexes, il semble bien y avoir une spécificité aux violences perpétrées à l'encontre des cibles féminines : elles sont souvent attaquées et diffamées dans ce qui constitue leur identité de femme : leur corps, leur sexualité, leur rapport à l'autre et à la séduction. Les violences qu'elles subissent ne visent pas uniquement un(e) adolescent(e) harcelé(e) par ses pairs, elles visent une personne par rapport à son genre. Quelles sont ces violences spécifiques perpétrées à l'encontre des jeunes filles qui sont harcelées dans l'espace scolaire ? En quoi ces violences ont-elles partie liée avec la notion de « féminicide » dès lors qu'elles sont commises dans le but avoué de tuer symboliquement et socialement la victime, voire même de la conduire au suicide ? Telles sont les questions que nous entendons examiner ici.

Harcèlement scolaire et violences faites aux jeunes filles

Comme nous l'avons montré dans notre essai *La Littérature de jeunesse contre le harcèlement scolaire*¹, les fictions à destination des enfants et des adolescents qui abordent le sujet du harcèlement n'établissent pas de ségrégation genrée dans le personnel romanesque, qu'il s'agisse des personnages harceleurs/harceleuses ou des personnages victimes. Que la cible soit une fille ou un garçon, elle peut subir des insultes, des humiliations, du cyberharcèlement, la dégradation de ses affaires et de son matériel scolaire voire même des messages l'incitant au suicide. En revanche, on observe bien une discrimination genrée de certaines formes de violence, qui repose tout autant sur le réel² que sur des stéréotypes de genre. Ainsi la violence physique est davantage perpétrée à l'encontre des cibles masculines : les coups, le lynchage, l'intimidation voire l'agression avec une arme sont majoritairement attentés contre les garçons, même s'il peut arriver qu'une victime féminine n'y échappe pas. C'est ce que rappelle le roman *La Fille seule dans le vestiaire des garçons* d'Hubert Ben Kemoun où le point d'orgue du harcèlement subi par Marion la met en scène avec trois de ses harceleurs (Mounir, Valentin et Bastien) qui la frappent, lui assènent une « paire de gifles³ » avant de menacer de lui briser les doigts avec un rondin de bois⁴. Néanmoins, ce type de violence à l'encontre des jeunes filles harcelées reste rare dans les *school bullying stories* qui mettent avant tout l'accent sur les violences psychologiques exercées sur les cibles féminines, lesquelles se trouvent piégées dans l'engrenage de la rumeur et de la diffamation condamnant leur liberté sexuelle. En effet, le caractère sexuel des insultes, attaques et agressions constitue une des spécificités des violences infligées aux jeunes filles dans le cadre du harcèlement scolaire lequel instaure, comme le disent Sigolène Couchot-Shirex et Benjamin Moignard, une « équation sociale asymétrique mettant en cause la réputation des filles et assurant la popularité des garçons⁵ ». Ainsi, dans plusieurs romans, l'histoire du harcèlement scolaire est amorcée par la diffusion sur les réseaux sociaux d'une vidéo au contenu plus ou moins illicite qui, en suscitant des commentaires, enclenche le processus du *sexting* et la descente aux enfers de l'adolescente prise pour cible.

Dans *Un baiser qui palpite là, comme une petite bête* de Gilles Paris, Iris devient la cible de ses camarades après la diffusion d'une vidéo la montrant en plein ébats avec plusieurs garçons :

Une vidéo a commencé à circuler sur les portables des lycéens. Ils se la montraient entre eux et la partageaient avec d'autres. On m'y voyait assise sur un lycéen, tandis qu'un suivant faisait danser sa langue dans ma bouche. Les filles m'ont toutes tourné le dos, y compris celles que je ne connaissais pas. Elles crachaient sur moi dans la cour du lycée. Les garçons en meute se tapaient les cuisses et, les lèvres grandes ouvertes, sortaient leur fourche qu'ils agitaient sur mon passage.

¹ Nadège LANGBOUR, *La Littérature de jeunesse contre le harcèlement scolaire*, Paris, L'Harmattan, 2024.

² Jean-Pierre Bellon et Bertrand Gardette observent des variations genrées dans les manifestations du harcèlement scolaire. Voir Jean-Pierre BELLON et Bertrand GARDETTE, *Harcèlement et cyberharcèlement à l'école. Une souffrance scolaire en réseau*, Paris, ESF Sciences humaines, 2019, p. 81.

³ Hubert BEN KEMOUN, *La Fille seule dans le vestiaire des garçons*, Paris, Flammarion, 2020, p. 188.

⁴ *Ibid.*, p. 189-192.

⁵ Sigolène COUCHOT-SHIREX et Benjamin MOIGNARD (dir.), *Jeunesse, genre et violences 2.0. Des filles et des garçons face aux cyberviolences à l'école*, Paris, L'Harmattan, 2020, p. 26.

Le soir à la maison je recevais des centaines de textos insultants que j'effaçais sans les lire. Mais ils revenaient sans cesse, se multipliant au réveil⁶.

Qualifiée de « fille facile⁷ » par ses pairs, Iris est clouée au pilori au nom de la morale sans que ses camarades cherchent à la comprendre ou à l'accepter. Or Iris pratique cette sexualité libérée dans l'espoir « que la peau douce et laiteuse de jeunes lycéens [lui] ferait oublier jusqu'au souvenir de cet homme⁸ », c'est-à-dire de son beau-père qui la viole. Mais ce qu'elle envisageait comme un remède ne fait en définitive qu'accroître son mal. Victime de harcèlement, acculée de toutes parts, Iris n'entrevoit pas d'autre issue que la mort et elle se pend. Dans ce roman qui ne met pas en scène le processus insidieux et répétitif du harcèlement scolaire mais se concentre sur les conséquences psychologiques de ces violences sur les harceleurs mis face à la mort de leur victime, Gilles Paris, grâce au monologue intérieur, fait entendre la culpabilité et les motivations absurdes qui ont poussé les persécuteurs à participer au lynchage social d'Iris :

Nous, les filles faciles, on n'aime pas. C'est pour ça qu'on s'est toutes conduites comme des connes avec Iris. Les meufs ont eu peur de perdre leur mec. Et puis une beauté pareille qui chevauche les garçons comme ça, c'est une claque pour nous toutes. On n'est pas assez sûres de nous. On se dit qu'une fois de plus, on va tout gâcher. Que jamais on ne ressemblera à cette amazone fière et rebelle. Qu'elle ne peut pas nous renvoyer à nos peurs, à nos hésitations, sans s'attendre à nos ongles, nos dents, nos mots orduriers. Les garçons, eux, ont su très vite qu'Iris ne serait pas à eux. Qu'elle était trop libre pour en choisir un, quand elle pouvait en avoir cent. Jamais ils ne sont aussi solidaires que quand ils se sentent menacés⁹.

Jalousie, peur, désir de contrôle, telles sont les motivations des lycéens pour s'acharner sur leur camarade et la mener au suicide. Dans d'autres romans, c'est un désir de vengeance qui pousse un adolescent à publier une vidéo (ou une photographie) compromettante pour livrer celle qui l'a rejeté à la vindicte populaire. Telle est par exemple l'origine du harcèlement subi par Marion, Laura, Léo et Iseult dans *La Fille seule dans le vestiaire des garçons* d'Hubert Ben Kemoun, *Ma réputation* de Gaël Aymon et *Comme des images* de Clémentine Beauvais.

Dans *Comme des images*, Léo, une des stars du lycée Henri IV, a rompu avec Timothée qu'elle fréquentait depuis plus d'un an. Pour se venger, le jeune homme diffuse une vidéo datant du temps de leur idylle où ils s'échangeaient des sextos. La vidéo montrant Léo en train de se masturber devient virale, d'abord auprès de tous les élèves et personnel de l'établissement scolaire puis sur la toile. Tombée de son piédestal, Léo est alors la cible de la malveillance de ses camarades, entraînant dans sa chute sa sœur jumelle Iseult parce que ce « corps [...] exhibé devant tout le monde [...] c'est [s]on corps à [elle] aussi¹⁰ ». À cause de cette ressemblance, Iseult est également qualifiée de « pute¹¹ » et subit des gestes obscènes de la part de

⁶ Gilles PARIS, *Un baiser qui palpite là, comme une petite bête*, Paris, Gallimard, 2021, p. 11-12.

⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁸ *Ibid.*, p. 11.

⁹ *Ibid.*, p. 41-42.

¹⁰ Clémentine BEAUVAIS, *Comme des images*, Paris, Éditions Sarbacane, 2019, p. 181.

¹¹ *Ibid.*, p. 97.

« quelques mecs dont l'un, la main sur le pantalon, masturbait un pénis imaginaire tandis qu'un autre, la main *dans* le pantalon, agissait de manière plus littérale¹² ». Cette violence est telle qu'Iseult tente d'y mettre fin en montant dans une tour du lycée et en se jetant dans le vide.

Si, dans *Ma réputation* de Gaël Aymon, Laura ne passe pas à l'acte, elle a néanmoins « juste envie de mourir¹³ » après la diffusion d'une photo d'elle dénudée sur les réseaux. L'auteur à l'origine de la publication n'est autre que Sofiane, un de ses anciens amis dont elle a repoussé les avances. Pour se venger, le lycéen a publié une photo de Laura prise lors de la fête du nouvel an, alors que la jeune fille était endormie : « c'est un gros plan banal : juste [s]on visage contre un oreiller, [s]on épaule nue au-dessus de la couette. La bretelle de [s]on top en coton a un peu glissé sur [s]on bras mais on voit bien qu'[elle est] habillée¹⁴ ». En dépit de la banalité du cliché, les internautes se déchaînent, multipliant les commentaires graveleux et sexuels qui entretiennent la spirale infernale du *sexting* :

La photo de moi, endormie sur le lit, apparaît partout ! Sur les blogs, les réseaux, tout le lycée l'a partagée, tous mes "amis" la font tourner ! Je lis sans arriver à y croire les commentaires d'élèves de ma classe et de gens que je ne connais même pas : "Matez ce que Sofiane vient de partager ! Il l'a niquée !", "Pourquoi Laura s'est fait larguer comme une merde ? La réponse en image !", "La pute ! Elle l'a bien cherché", "Elle a la bouche ouverte ! Elle ne dort pas, elle gémit¹⁵ !"

Pour souligner la violence du cyberharcèlement à caractère sexuel dont est victime Laura, Gaël Aymon use judicieusement de l'expression « la font tourner », faisant en cela écho aux « tournantes » et apparentant les violences sur les réseaux à un viol. Mené de front dans l'espace réel et dans l'espace virtuel, le harcèlement isole Laura et jette l'opprobre sur la jeune fille, qualifiée de « pute¹⁶ », de « sale bitch¹⁷ » par ses camarades et victime de rumeurs (« elle l'a fait avec les trois¹⁸ ! »). Le point de rupture est atteint lorsqu'un des cyberharceleurs republie la photo sur « un site porno » :

Le site permet à des internautes de partager les photos volées de "chaudasses" qu'ils connaissent : leurs voisines, leurs sœurs, leurs cousines... Un clic pour dénoncer celles qui sont suspectées d'être des putes ! Rien de choquant sur ces photos, pas de scènes de sexe, rien ! Mais les commentaires des visiteurs me donnent envie de vomir. Un vrai torrent d'obscénités ! Et, sous ma photo, mes vrais nom et prénom sont indiqués¹⁹ !

Si Laura se sent anéantie par l'escalade des violences qui lui sont infligées, elle est secourue *in extremis* par les adultes – parents, membres du corps enseignant et policiers – qui découvrent la situation et y mettent fin.

¹² *Ibid.*, p. 100.

¹³ Gaël AYMON, *Ma réputation*, Paris, Actes Sud, 2013, p. 42.

¹⁴ *Ibid.*, p. 40.

¹⁵ *Ibid.*, p. 40.

¹⁶ *Ibid.*, p. 38.

¹⁷ *Ibid.*, p. 42.

¹⁸ *Ibid.*, p. 44.

¹⁹ *Ibid.*, p. 67.

De même dans *La Fille seule dans le vestiaire des garçons* d'Hubert Ben Kemoun, Marion est secourue par des camarades de classe qui empêchent ses harceleurs de la lyncher. Mais avant ce *happy end*, la lycéenne a aussi connu l'enfer du *sexting* fomenté par Enzo qui n'a pas accepté qu'elle le repousse et, ce faisant, qu'elle l'humilie devant l'ensemble des élèves. Le jeune homme feint alors de regretter son attitude : il se montre charmant, séduit Marion et lui donne rendez-vous. Ce qui, pour la jeune fille, s'annonçait comme les prémisses de sa première histoire d'amour, s'avère être un piège : les complices d'Enzo, cachés, filment la rencontre afin de la poster sur Internet :

Je suis sur le banc du square Beker, ma guitare posée à côté de moi. La fontaine Wallace est un peu floue au premier plan. Je scrute les allées, impatiente. Il arrive avec son sac de sport et dit quelques mots inaudibles en désignant l'étui de ma guitare. Je pouffe comme une imbécile. Il est assis et pose sa main sur mon épaule. Je me love contre son thorax comme une idiote, il en profite pour lancer discrètement un sourire en direction de la fontaine et du caméraman. Il descend chercher mes lèvres, je l'aide à les dénicher. Il attrape mon sein, je le lui abandonne volontiers en l'embrassant de plus belle. Il déboutonne le haut de mon chemisier ivoire. On distingue parfaitement mes seins dans mon soutien-gorge. Zoom de celui qui filme.

Sa main est sur mon genou. Relève un peu ma jupe pour grimper sur ma cuisse. Le caméraman ne perd pas l'aubaine de zoomer encore. Sur le galbe de mes cuisses, et plus haut. Une fraction de seconde, on distingue ma culotte. Non, pas une fraction de seconde, une éternité qui permet d'en distinguer la couleur claire, et plus encore. [...]

Rien, jamais, ne m'avait semblé plus insupportable et humiliant. À présent, les images de ce moment passé me paraissent pires, plus douloureuses et violentes que le moment même. À cela s'ajoutait un horrible détail : ce nombre, inscrit en bas à droite de la fenêtre de diffusion. 1257 ! [...] Et dans cette armée de voyeurs, 225 avaient cru bon de préciser à toute la Toile "j'aime" dans la partie inférieure de l'écran²⁰.

Devenue la risée du lycée, dévorée par la honte qui la ronge comme un « cancer incurable²¹ », Marion va s'évanouir dans la rue, son crâne heurtant le trottoir. L'accident, qui nécessite qu'on lui rase totalement la tête pour faire les points de suture, inscrit alors sur le corps même de Marion les violences à caractère sexuel dont elle est victime, la tonte faisant écho à la stigmatisation des femmes vaincues et humiliées en temps de guerre.

Ce piège dont est victime Marion n'est pas sans rappeler celui qui se referme sur Alice dans *Rumeurs, tu meurs !* de Frank Andriat. Si, dans ce roman, l'héroïne est à son tour victime de *sexting* et de harcèlement scolaire, les motivations de ses harceleurs diffèrent de celles qui animent Enzo, Sofiane ou Timothée. Et pour cause : les harceleurs sont un couple, Lena et Javier, stars du lycée, qui se livrent au harcèlement comme un jeu et comme un moyen d'asseoir leur domination sur leurs camarades. Sorte de réincarnation de Valmont et de Mme de Merteuil, ils feignent d'abord d'apprécier Alice avant de s'acharner sur elle : Javier, d'un commun accord avec Lena, embrasse Alice et lui fait des avances auxquelles la jeune fille répond avant de se ressaisir en pensant à son amitié pour Lena. Mais c'est trop tard : Lena prétend avoir été trahie. Elle affuble Alice de surnoms insultants (« une chaudasse²² »), fait courir des rumeurs sur

²⁰ Hubert BEN KEMOUN, *La Fille seule dans le vestiaire des garçons*, op. cit., p. 109-111.

²¹ *Ibid.*, p. 165.

²² Frank ANDRIAT, *Rumeurs, tu meurs !*, Namur, Éditions Mijade, 2020, p. 48.

sa cible (« cette conne a essayé de me piquer mon mec²³ », « elle aime peut-être aussi les filles²⁴ ») et retourne tout le lycée contre elle. Elle poste ensuite sur Internet une photo des seins d'Alice prise lors d'une séance d'essayage, la diffusant d'abord sur les réseaux sociaux avant de l'afficher sur un faux profil présentant Alice comme une adolescente en quête de rencontres sexuelles fugaces. Cette dernière est alors assaillie de messages graveleux d'inconnus qui participent par là même au *sexting* fomenté par les deux harceleurs :

Un numéro inconnu. Le texto est on ne peut plus explicite : "Il paraît que tu sucés gratis et plutôt deux fois qu'une. Un rendez-vous, please." Je n'étais pas remise de la surprise qu'un nouveau texte arrivait. D'un autre numéro encore. "J'adore tes petits seins ronds et ton sourire. T'as aussi une photo de ta miaouw ?" [...] "C'est toi, la suceuse ?" "il paraît que t'es bonne." C'était nul et ça me bouleversait. Ils étaient dingues, pervers, malades ? Des filles et des mecs. Pas seulement des adolescents. Des adultes aussi qui répondaient à mon annonce et qui me demandaient combien je demandais pour une prestation. QUELLE ANNONCE²⁵ ?

Cette « liaison dangereuse » qu'Alice a naïvement prise au départ pour de l'amitié conduit à la mise à mort sociale de la cible qui est heureusement secourue par une enseignante, une camarade de classe et ses parents.

Qu'il s'agisse d'Alice, de Marion, de Laura, d'Iris ou de Léo/Iseult, tous ces personnages féminins de harcelées dans les *school bullying stories* pour la jeunesse sont donc victimes de violences genrées ciblant leur corps, leur sexualité, leur réputation. Les échos que le roman de Frank Andriat semble faire aux *Liaisons dangereuses* ne font que renforcer cette thématique et il n'est d'ailleurs pas anodin que le roman épistolaire de Laclos soit précisément au programme des héroïnes de *Comme des images* de Clémentine Beauvais²⁶. Toutefois l'intertextualité qui se tisse autour de ces figures de harcelées est avant tout tournée vers l'univers des contes de fées, peut-être parce que ces contes constituent un vivier de figures féminines souffrantes et violentées... à moins que ce ne soit pour dire, par antiphrase, que la vie de ces héroïnes n'est pas un conte de fées.

« À l'ombre des jeunes filles en pleurs » : l'intertextualité avec des figures littéraires féminines victimes de violences

Si on y réfléchit bien, aucune jeune fille ne peut réellement envier le destin des héroïnes des contes de fées. Certes, il y a le mariage final avec le prince aimé et la rituelle clause « ils vécurent heureux » qui semblent annoncer qu'elles trouvent le bonheur. Mais celui-ci n'est jamais raconté. Dans les contes patrimoniaux les plus connus, les héroïnes sont souvent en souffrance et victimes de violences. Certaines, comme Cendrillon, sont violentées et humiliées au quotidien ; d'autres, comme Raiponce, sont cloîtrées et réduites à la solitude ; d'autres encore connaissent un destin funeste et sont tuées comme Le Petit Chaperon

²³ *Ibid.*, p. 48.

²⁴ *Ibid.*, p. 49.

²⁵ *Ibid.*, p. 148-149.

²⁶ Clémentine BEAUVAIS, *Comme des images*, op. cit., p. 27.

rouge, Blanche-neige ou La Belle au bois dormant (dont les profonds sommeils s'apparentent à la mort, ce qui explique que les nains fabriquent un cercueil de verre pour Blanche-neige). Si l'héroïne de *Barbe Bleue* échappe à l'assassinat que lui prépare son mari, il s'en faut de peu qu'elle ne subisse le même sort que les précédentes épouses.

Ce leitmotiv de la jeune fille violentée voire tuée que les contes déclinent à de multiples reprises explique que les victimes de harcèlement scolaire dans les *school bullying stories* se comparent parfois à ces héroïnes de contes de fées. Dans le roman d'Amélie Antoine, *Ne vois-tu rien venir ?*, l'intertextualité avec *Barbe Bleue* de Perrault est d'ailleurs à l'origine du titre, comme le comprend le lecteur en découvrant le monologue intérieur d'Orlane, la cible de harcèlement :

L'impression que j'ai en permanence, c'est d'être enfermée tout en haut de la tour d'un château, d'attendre vainement que quelqu'un s'en aperçoive et vienne me délivrer. Exactement comme dans *Barbe-Bleue*, quand il décide de tuer sa femme et qu'elle demande à sa sœur toutes les cinq minutes : "Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?" [...] Moi, malheureusement, j'ai beau espérer un miracle, je ne vois rien venir. Personne ne devine, personne ne soupçonne, personne ne tend la main, personne ne lève le petit doigt. Personne²⁷.

Dans *La Fille seule dans le vestiaire des garçons* d'Hubert Ben Kemoun, Marion se compare à Cendrillon. Tombée sous le charme d'Enzo, elle croit vivre un conte de fées lorsque celui-ci lui donne rendez-vous dans le square de la ville. Elle se maquille, choisit avec soin sa tenue et ses chaussures : « Cendrillon avait déjà ses chouettes sandales à lacets aux pieds et pas question d'arriver en retard au bal²⁸ ». Elle arrive même en avance à ce qui s'avère être un guet-apens orchestré par son camarade de classe et ses complices qui réalisent une vidéo la faisant passer pour une fille facile. Lorsqu'elle comprend qu'elle a été piégée, la douleur est telle que Marion-« Cendrillon pass[e] du grand salon à la cave²⁹ » :

Je tremblais de douleur, je me sentais tellement humiliée. Cendrillon n'était pas une princesse, mais une souillon. Elle n'avait jamais cessé de l'être. Elle s'était imaginée invitée au bal, on ne l'avait sonnée que pour une abominable farce, et pour faire le ménage. Cendrillon n'était qu'une servante³⁰.

Dans *Comme des images* de Clémentine Beauvais, ce sont d'autres héroïnes de Perrault qui sont convoquées en écho au *sexting* et au harcèlement scolaire subis par les jumelles Léo et Iseult. Face à leurs camarades dont les regards « d'un bleuté d'yeux de loups³¹ » s'attardent sur Léo, la jugent et la condamnent, la narratrice, meilleure amie de la cible, voit celle-ci « comme leur petit chaperon rouge et [elle] en bûcheron qui les attaquerait à la Hache Quatre pour la sortir fraîche et ensanglantée de leurs entrailles³² ». La victime du *sexting* est ainsi apparentée à une jeune fille menacée de mort et d'anéantissement. Toutefois

²⁷ Amélie ANTOINE, *Ne vois-tu rien venir ?*, Paris, Syros, 2024, p. 126.

²⁸ Hubert BEN KEMOUN, *La Fille seule dans le vestiaire des garçons*, op. cit., p. 69.

²⁹ *Ibid.*, p. 75.

³⁰ *Ibid.*, p. 76.

³¹ Clémentine BEAUVAIS, *Comme des images*, op. cit., p. 82.

³² *Ibid.*, p. 82.

ce n'est pas Léo mais sa jumelle Iseult qui connaît une fin tragique puisque, ne supportant plus la honte et les insultes qui la poursuivent, elle monte dans une tour du lycée et se jette dans le vide. La chute n'est pas mortelle mais « elle ne remarquera plus et elle a le cerveau en compote³³ ». En la voyant allongée sur le lit d'hôpital, plongée dans le coma, la narratrice pense alors à ces héroïnes de contes de fées dont la vie a été suspendue par un mauvais sort :

Et là, je me dis : [...]

Qu'elle est très sage posée sur ce lit comme une princesse de conte, très sage et très silencieuse, très sage malgré son jeune âge et son inexpérience totale du monde.

Que si je l'embrasse elle se réveillera.

Que si je l'embrasse elle ne se réveillera pas.

Que si je l'embrasse je me réveillerai peut-être³⁴.

Pas tout à fait morte mais plus tout à fait en vie, Iseult est comme Blanche-neige et La Belle au bois dormant : elle est exclue du monde, projetée hors du monde un peu comme Alice lorsqu'elle tombe dans le terrier du lapin blanc pour se retrouver dans une mer de larmes et dans un royaume où elle est condamnée à mort par décapitation. La violence exercée à l'encontre du personnage éponyme de Lewis Carroll explique que l'héroïne de *Rumeurs, tu meurs !* de Frank Andriat compare le harcèlement qu'elle subit au passage de l'autre côté du miroir dans un monde où rien n'a de sens : « Alice avait quitté le pays des merveilles, elle n'était même pas en enfer, elle était ailleurs. Nulle part. Avalée par un trou noir³⁵. »

Entre le trou noir qui engloutit Alice et Iseult et la marée de sang qui, comme dans *Carrie* de Stephen King, semble métaphoriquement « entach[er] le lycée » après le suicide d'Iris dans *Un baiser qui palpite là, comme une petite bête*, les références intertextuelles aux contes de fées et aux romans prisés par les adolescents disent la menace d'anéantissement qui plane sur les jeunes filles harcelées. Certes, leurs bourreaux n'attendent pas directement à leur vie. Pour autant, ils œuvrent pour une mise à mort sociale de leur cible qui conduit parfois cette dernière au suicide. Ce faisant, ils se rendent bel et bien coupables d'une forme de féminicide.

Féminicide symbolique ou féminicide par procuration : le harcèlement scolaire comme anéantissement de l'autre

À l'adolescence, le groupe est un élément essentiel à la construction de soi. Un jeune se définit par rapport à ses pairs dont il partage les valeurs et les références. L'autre fonctionne à la fois comme un miroir et comme un prolongement de soi. Cette composante essentielle de l'adolescence est soulignée par maintes chercheurs. Nicole Catheline, par exemple, insiste sur le rôle que « le groupe des pairs joue à l'adolescence : il prend le relai des référents parentaux et permet à l'adolescent de se séparer psychiquement de ses parents

³³ *Ibid.*, p. 201.

³⁴ *Ibid.*, p. 203-204.

³⁵ Frank ANDRIAT, *Rumeurs, tu meurs !*, op. cit., p. 178.

pour mieux façonner sa propre identité. Le groupe offre donc, au moment de cette séparation, une protection et des identités provisoires³⁶. » Marie-Jeanne Trouchaud fait écho à cette pensée lorsqu'elle écrit, dans une belle formule, « après une appartenance par la filiation, [l'adolescent] cherchera une appartenance par l'affiliation³⁷ ». Or, le harcèlement scolaire repose sur l'exclusion du groupe. La cible est ostracisée sous prétexte qu'elle n'en partage pas les valeurs, en l'occurrence, dans le cadre du *sexting*, les valeurs morales. Cet isolement et cette condamnation privent alors la victime de son identité, apparentant ainsi le harcèlement scolaire à une mort sociale.

De fait, dans nos *school bullying stories* racontant les violences subies par des jeunes filles, le processus de harcèlement est bel et bien comparé à une mise à mort. Deux images viennent régulièrement souligner cette violence assassine qui s'abat sur les harcelées. Il s'agit d'une part de celle du condamné qui marche vers l'échafaud sous le regard de la foule vindicative ou qui fait face au peloton d'exécution. Ainsi dans *Ma réputation* de Gaël Aymon, Laura appréhende les moments où elle doit « regagner la classe comme une condamnée à mort³⁸ » tandis que, dans *Rumeurs, tu meurs !* de Frank Andriat, c'est la sonnerie de son portable qu'Alice craint plus que tout, l'assimilant à la détonation d'une arme : « J'étais tétanisée, assise contre mon oreiller à fixer mon smartphone comme un condamné fixe le canon du fusil qui va l'abattre³⁹. » L'autre image est celle des jeux du cirque dont Suzanne Collins a actualisé la violence dans la saga *Hunger Games*. Laura compare d'ailleurs le lycée à une « arène⁴⁰ » quant à Alice, soudain prise pour cible par ceux qu'elle pensait être ses amis, elle est tout autant sidérée par la violence de ses harceleurs que par l'adhésion silencieuse « des autres qui assistaient à [s]a mise à mort comme si [elle] étai[t] une bête de cirque⁴¹ ». Loin d'être de simples métaphores, ces images traduisent la volonté d'anéantissement de la cible qui anime les bourreaux, lesquels n'hésitent pas à la formuler explicitement. Lena, à l'origine du piège machiavélique qui s'est refermé sur Alice, lui rappelle que « [s]a tête est mise à prix⁴² » et quand sa proie se révolte et désire comprendre ce qui la dérange, la harceleuse répond simplement : « Ce qui me dérange, c'est que tu vives⁴³ ». De même dans *La Fille seule dans le vestiaire des garçons* d'Hubert Ben Kemoun, la violence d'Enzo à l'encontre de Marion montre *crescendo* : après l'avoir humiliée dans le parc puis fomenté le *sexting* contre celle qui l'a repoussé, il la menace de mort :

Enzo n'oubliait jamais [...]. Il me l'a fait comprendre d'un geste alors que nous nous dirigeons vers le self, à midi. Un geste clair et lapidaire. Tranchant et sec. Il a fait passer l'ongle de son pouce sur sa gorge en me fixant intensément avant de m'adresser un sourire entendu et glacial qui m'a fait frémir plus encore que sa menace⁴⁴.

³⁶ Nicole CATHELIN, *Le Harcèlement scolaire*, Paris, PUF, 2018, p. 26.

³⁷ Marie-Jeanne TROUCHAUD, *La Violence à l'école*, Paris, Eyrolles, 2016, p. 40.

³⁸ Gaël AYMON, *Ma réputation*, op. cit., p. 40.

³⁹ Frank ANDRIAT, *Rumeurs, tu meurs !*, op. cit., p. 60.

⁴⁰ Gaël AYMON, *Ma réputation*, op. cit., p. 38.

⁴¹ Frank ANDRIAT, *Rumeurs, tu meurs !*, op. cit., p. 58.

⁴² *Ibid.*, p. 241.

⁴³ *Ibid.*, p. 102.

⁴⁴ Hubert BEN KEMOUN, *La Fille seule dans le vestiaire des garçons*, op. cit., p. 168.

Certes, les harceleurs ne mettent pas ces menaces à exécution. Pour autant, l'isolement social et la terreur dans lesquels ils plongent leurs victimes s'apparentent à un meurtre symbolique. En ce sens, on peut bel et bien dire que les héroïnes des *school bullying stories* subissant le *sexting* sont victimes d'une forme de féminicide. D'ailleurs leur souffrance est telle qu'elles ont véritablement l'impression de mourir. Le champ lexical de la mort, omniprésent dans les romans, traduit en effet le mal-être extrême des jeunes harcelées. Loin d'être le reflet du langage hyperbolique dont sont friands les adolescents, ces mots doivent être pris dans leur sens propre car ils traduisent l'état psychique des cibles. Le harcèlement est comparé à un « poison⁴⁵ », un « cancer⁴⁶ » qui rongent peu à peu la victime. Chaque mot, chaque regard, chaque message reçu sur les réseaux sociaux ou le téléphone portable s'apparente à un coup qui brise un peu plus la jeune fille prise pour cible. Bien que ses harceleurs ne l'aient jamais physiquement agressée, Laura se sent « comme couverte de bleus, remplie de bleus⁴⁷ ». Alice, quant à elle, a l'impression d'être littéralement brisée : « Je me suis désintégrée de l'intérieur. En miettes. En mille éclats de verre explosés sur le sol. J'étais Hiroshima et Nagasaki sous les bombes⁴⁸. » On est face à ce qu'Edgar Morin appelle des « meurtres psychiques⁴⁹ ». Même si les bourreaux n'ont pas attenté à la vie de leurs cibles, ils les ont néanmoins anéanties psychologiquement, les transformant en coquilles vides qui continuent à aller au lycée pour donner le change mais qui ne sont déjà plus là. Dans son établissement, Marion tente de se faire oublier, de disparaître : « Ne plus respirer, ne plus bouger, être morte et pas seulement de peur⁵⁰ », se répète-t-elle comme un mantra pour affronter une nouvelle journée au milieu de ses camarades. De même Alice se sent « comme une marionnette, morte à l'intérieur, mais qui s'active pourtant⁵¹ » mais elle ne fait que jouer un rôle car « la vraie Alice était morte : elle avait été détruite par le harcèlement dont elle était victime⁵². »

Face à la souffrance qu'elles ressentent, face à la sensation d'être déjà mortes, les jeunes filles victimes de harcèlement scolaire voudraient mourir pour de bon : « J'ai juste envie de mourir⁵³ », pense Laura après une journée de calvaire passée au lycée ; « j'ai eu envie de hurler, de mourir, de n'avoir jamais existé⁵⁴ » commente Marion en s'effondrant sur le sol de sa chambre suite aux violences infligées par Enzo ; « j'en étais arrivée au stade de penser que la mort pouvait être une solution⁵⁵ » confie Alice dans *Rumeurs, tu meurs !*, répétant maintes fois qu'elle « ne voulais[t] plus vivre⁵⁶ », qu'elle avait « envie de mourir⁵⁷ ». La

⁴⁵ Frank ANDRIAT, *Rumeurs, tu meurs !*, op. cit., p. 63.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 94 ; Hubert BEN KEMOUN, *La Fille seule dans le vestiaire des garçons*, op. cit., p. 165.

⁴⁷ Gaël AYMON, *Ma réputation*, op. cit., p. 74.

⁴⁸ Frank ANDRIAT, *Rumeurs, tu meurs !*, op. cit., p. 164.

⁴⁹ Edgar MORIN, *Enseigner à vivre. Manifeste pour changer l'éducation*, Paris, Actes sud, 2020, p. 62.

⁵⁰ Hubert BEN KEMOUN, *La Fille seule dans le vestiaire des garçons*, op. cit., p. 125.

⁵¹ Frank ANDRIAT, *Rumeurs, tu meurs !*, op. cit., p. 176.

⁵² *Ibid.*, p. 177.

⁵³ Gaël AYMON, *Ma réputation*, op. cit., p. 42.

⁵⁴ Hubert BEN KEMOUN, *La Fille seule dans le vestiaire des garçons*, op. cit., p. 37.

⁵⁵ Frank ANDRIAT, *Rumeurs, tu meurs !*, op. cit., p. 105.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 211.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 253.

tentation du suicide s'empare alors des jeunes filles. Toutes ne passent pas à l'acte mais certaines franchissent le pas : Iris se pend dans *Un baiser qui palpite là, comme une petite bête*, Orlane s'immole par le feu dans *Ne vois-tu rien venir ?*, Iseult se jette dans le vide dans *Comme des images*. En se donnant la mort, ces lycéennes secondent par leur acte l'entreprise de destruction menée par les harceleurs. De fait, ces derniers peuvent être considérés comme responsables, voire coupables de ces morts. C'est pourquoi dans son essai sur le *Harcèlement en milieu scolaire*, Hélène Romano qualifie le suicide d'une victime de harcèlement d'« homicide par procuration⁵⁸ ». La responsabilité meurtrière des harceleurs – aujourd'hui reconnue par la loi – est d'autant plus manifeste que ceux-ci incitent parfois explicitement leur cible à se suicider, notamment à travers des messages envoyés sur les réseaux sociaux ou le portable. Cette forme de cyberharcèlement pour laquelle Catherine Blaya propose le néologisme de « cyberbullicide⁵⁹ » – mot-valise composé de « cyberbullying » et de « suicide » – est mis en scène par Amélie Antoine dans *Ne vois-tu rien venir ?* lorsqu'elle évoque les messages reçus par Orlane le jour de son anniversaire :

Avec un peu de chance, ce sera ton dernier anniversaire.

Quatorze ans, l'âge idéal pour en finir.

Si tu as un vœu à faire, c'est peut-être celui de disparaître, non ?

En plein dans le mille, comme toujours. Ils ont raison, ils me connaissent bien. Quand j'ai soufflé mes bougies tout à l'heure, j'ai souhaité, en fermant très fort les yeux, que tout ça se termine enfin⁶⁰.

Ainsi, par la violence qu'elle déclenche sur les jeunes filles victimes de *sexting*, cette forme spécifique de harcèlement scolaire qui touche quasi-exclusivement les cibles féminines, a partie liée avec la question du féminicide. À un âge où le regard des autres constitue un miroir par rapport auquel l'adolescente se construit, les violences sexistes et sexuelles peuvent s'apparenter à un meurtre social, une sorte de féminicide symbolique qui aboutit parfois à de véritables morts lorsque la victime, poussée à bout, se suicide. Ce passage à l'acte par la cible, qualifiée par Hélène Romano d'« homicide par procuration » peut aussi être défini comme un « féminicide par procuration ».

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

ANDRIAT Frank, *Rumeurs, tu meurs !*, Namur, Éditions Mijade, 2020.

ANTOINE Amélie, *Ne vois-tu rien venir ?*, Paris, Syros, 2024.

AYMON Gaël, *Ma réputation*, Paris, Actes Sud, 2013.

BEAUVAIS Clémentine, *Comme des images*, Paris, Éditions Sarbacane, 2019.

BEN KEMOUN Hubert, *La Fille seule dans le vestiaire des garçons*, Paris, Flammarion, 2020.

⁵⁸ Hélène ROMANO, *Harcèlement scolaire. Victimes, auteurs : que faire ?*, Paris, Dunod, 2015, p. 33.

⁵⁹ Catherine BLAYA, *Les Adolescents dans le cyberspace. Prises de risque et cyberviolence*, Bruxelles, De Boeck, 2013, p. 143.

⁶⁰ Amélie ANTOINE, *Ne vois-tu rien venir ?*, op. cit., p. 220.

PARIS Gilles, *Un baiser qui palpite là, comme une petite bête*, Paris, Gallimard, 2021.

Ouvrages critiques

BELLON Jean-Pierre et GARDETTE Bertrand, *Harcèlement et cyberharcèlement à l'école. Une souffrance scolaire en réseau*, Paris, ESF Sciences humaines, 2019.

BLAYA Catherine, *Les Adolescents dans le cyberspace. Prises de risque et cyberviolence*, Bruxelles, De Boeck, 2013.

CATHELINE Nicole, *Le Harcèlement scolaire*, Paris, PUF, 2018.

COUCHOT-SHIREX Sigolène et MOIGNARD Benjamin (dir.), *Jeunesse, genre et violences 2.0. Des filles et des garçons face aux cyberviolences à l'école*, Paris, L'Harmattan, 2020.

LANGBOUR Nadège, *La Littérature de jeunesse contre le harcèlement scolaire*, Paris, L'Harmattan, 2024.

MORIN Edgar, *Enseigner à vivre. Manifeste pour changer l'éducation*, Paris, Actes sud, 2020.

ROMANO Hélène, *Harcèlement scolaire. Victimes, auteurs : que faire ?*, Paris, Dunod, 2015.

TROUCHAUD Marie-Jeanne, *La Violence à l'école*, Paris, Eyrolles, 2016.